

## L'idéal fraternel de la « Sweet Soul Music »

Le sourire enjôleur et le torse glabre d'Al Green ornent le verso de la version française de *Sweet Soul Music*, l'ouvrage publié en 1986 – et enfin traduit – du critique américain Peter Guralnick. Le révérend y est décrit comme le dernier héritier de l'âge d'or de la soul, borné par l'émergence du Mouvement pour les droits civiques et l'assassinat de Martin Luther King, en 1968. Dans le Sud profond, entre Memphis (Tennessee), Macon (Géorgie) et Muscle Shoals (Alabama), des Noirs et des Blancs enregistrent en famille de la musique, au mépris du Ku Klux Klan. Un label de Memphis incarnera cet idéal de fraternité : Stax, dont le quatuor maison, les MG's, respectait une parfaite parité raciale.

Derrière une galerie de portraits de personnalités illustres (Ray Charles, James Brown, Aretha Franklin) ou moins connues (Solomon Burke, Joe Tex), Guralnick raconte, à partir d'une centaine d'entretiens, ce « rêve sudiste de liberté » que les émeutes des ghettos rattrapèrent, avant que le business généré par le succès de la soul auprès du public blanc ne s'en mêle. Son livre réunit analyses pertinentes et légendes à dormir debout comme on en croise dans la littérature du Sud. Ainsi de l'épisode où le « parrain de la soul », James Brown, exige du « roi » Solomon Burke qu'il lui remette en scène sa couronne, comme dans un rite tribal.

*Sweet Soul Music*, de Peter Guralnick, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Benjamin Fau, Ed. Allia, 512 p., 23 €.